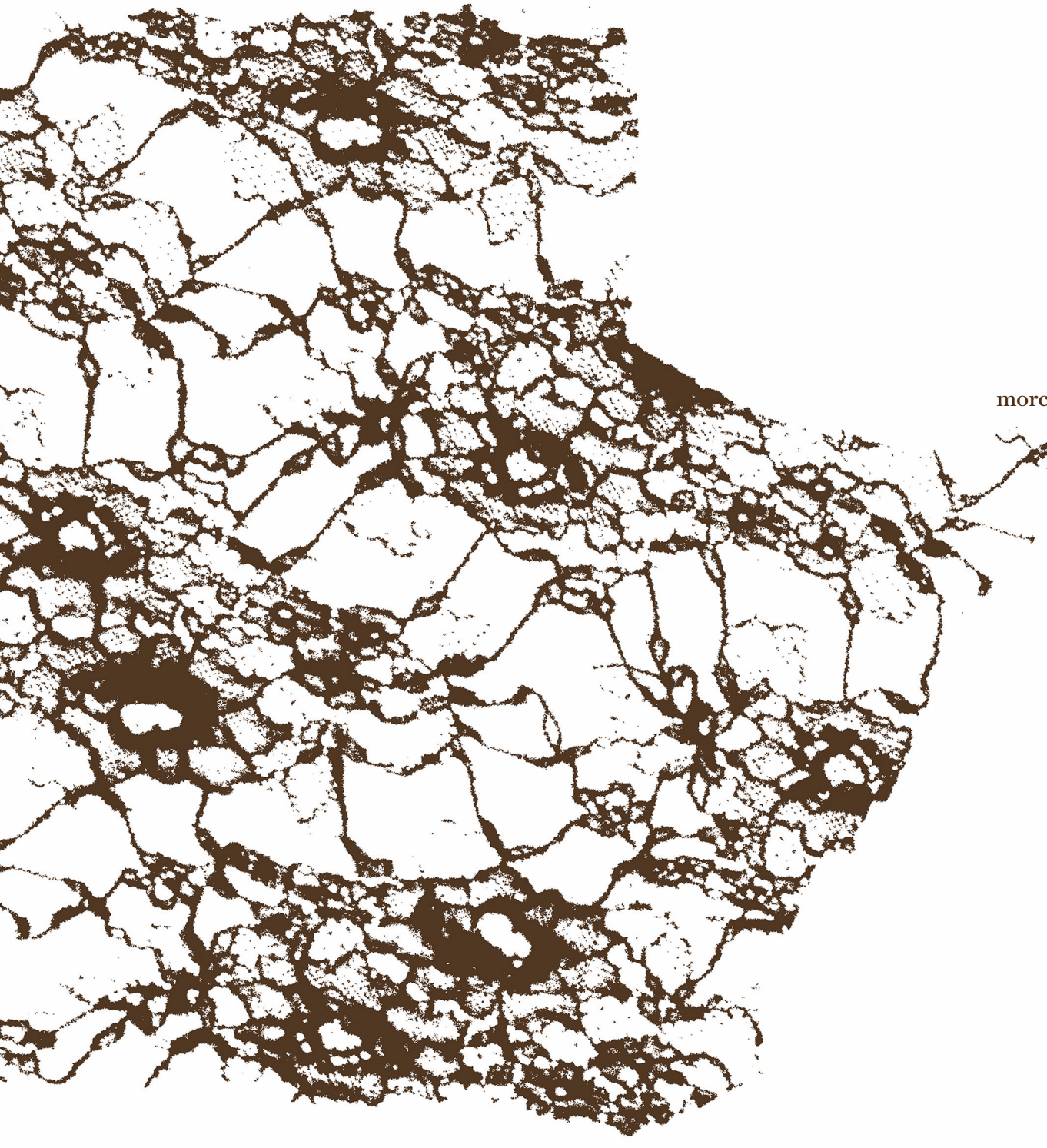


Fleurir après, égarer les pétales

Violette Blaise



morceaux de ce qui existe
avant et après toute chose
de la lumière
et du sommeil

préface · p 2

pièce I
Somnus et les louves · p 7

pièce II
des anges bitume · p 21

pièce III
une toute petite tombe · p 27

pièce IV
la vie en vert · p 33

pièce V
pensées acariennes
pour cloner nos poussières · p 45

pièce VI
l'anémone à l'embolie · p 52



Nous ne sommes jamais seul·s, pourtant l'on parle toujours de solitude : « Moi, moi » mais cela fait au moins deux ! On ne sait que choisir à donner en pâture quand les appels du ver solitaire font entendre des braiements affamés, mais sachez, qu'à celles et ceux qui pâlissent et cherchent désespérément à le satisfaire en lui jetant les plus mauvais nutriments, je leur tendrai ce recueil. Voyez-ceci : La lumière du soir sur une route vicinale, un volcan, des petites fleurs mauves, des roches ridées ceignant des forêts et des murailles dans un grand suspens propre à l'absence. Ce sont autant d'images, vignettes, saynètes, qui meublent l'interrogation des signes. Quand les fleurs que vous cueillez s'effeuillent, une femme enceinte perd les eaux sur votre passage, une nuit une souris vient vous mordre le nez puis vous la retrouvez morte le lendemain, un regard jeté sur un pendule l'arrête, que les médicaments ordonnés par le pharmacien vous apaisent alors même que celui-ci s'est trompé.

C'est la vie magiquement vécue, la rencontre fortuite de symboles, sigles, espèces exhumées depuis une réserve de muséum sur une table de travail. C'est le travail que livre Violette Blaise, dans les soucis premiers de l'empailleuse à animer ce qui n'est plus et ce dans des visions de drames, de temps, de lieux. Les scènes se meuvent en paix, les états solides souvent se changent en liquides et les ères défilent à la vitesse de l'élastique projeté sur une mappemonde, en tout une somme d'os et de viscères qui rendent une poétique décharnée exposant devant les yeux des lecteur·ice·s l'intérieur tout entier de son habitacle.

Dorian Heuzé



pièce I
Somnus et les louves

En l'enclos circulaire de mou et glu, lupae s'extirpent d'un mur qui dégouline. Prêtresses du temple, gardes et reines de leur navire, lupae de peaux s'offrent. Aux analogues lierre et ancolies, le passage de lèvre s'ouvre, leur faisant face. « Il s'agira de dépecer cette chair » branchée de câbles, d'énergie vide. Lupae voient : des corps-résidus, cadavres encore lubriques desquels les côtes ont percé l'enveloppe. Là, des ramures d'os, seules lames dorsales. De ce cimetière charnel jaillissent encore d'autres cadavres ; tout de sang et d'eaux s'effrite.

lupă lupae lupae lupam lupă lupă
lupae luparum lupis lupas lupis lupae

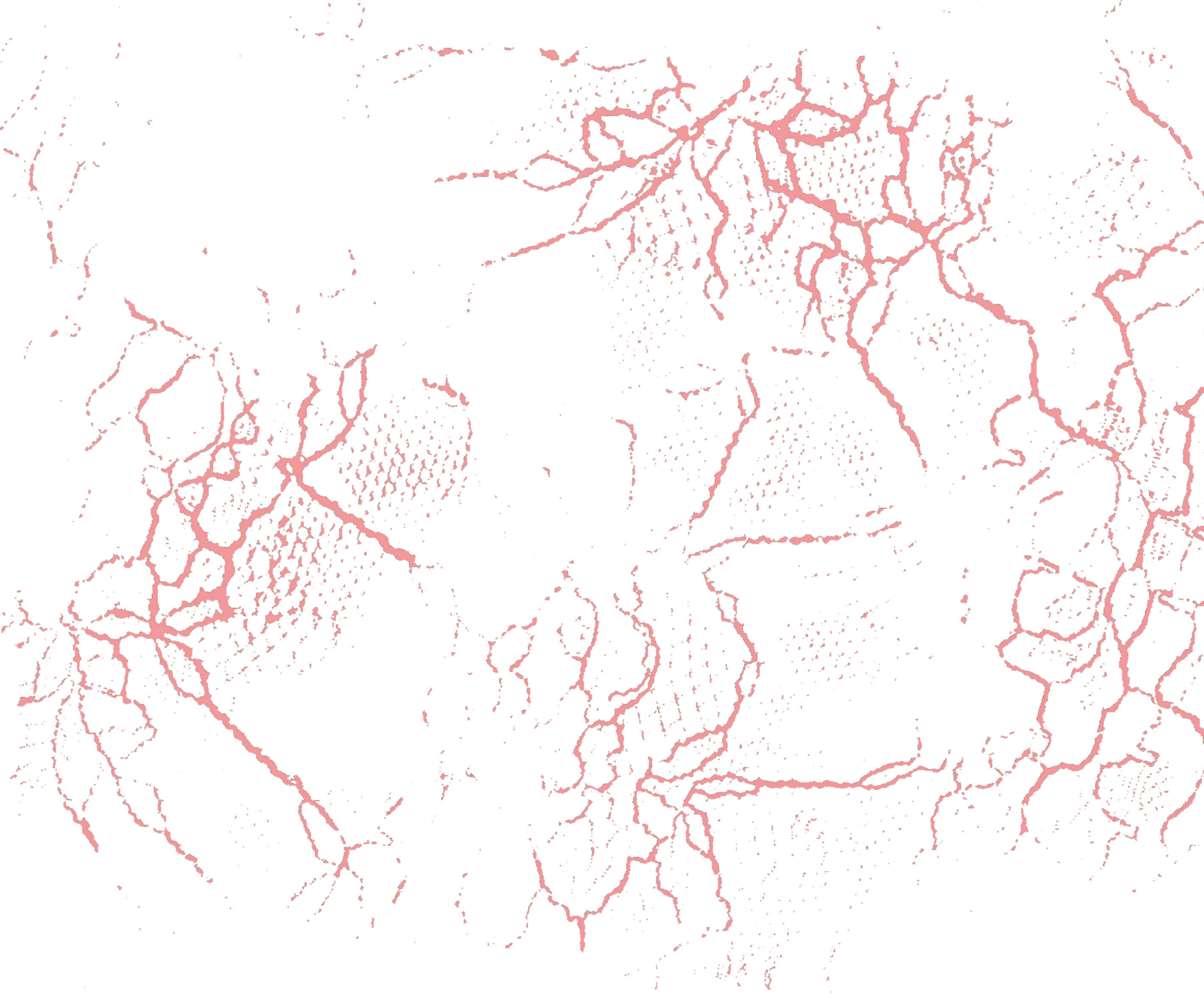
« Les louves sont toujours silencieuses
quand on les touche »

De ce vaisseau aux lèvres charnues, le néant crie sa punition.
Lupae silencieuses de sons gluants, suspendues aux plafonds,
semblent dévouées à une silhouette molle et sans visage
— *Silhouette* en musique rebondit lentement sur ce qui lui sert
de jambe.
Vient le baptême des agrégats, ceux aux ventres qui gonflent
et explosent — des organes qui flottent, des liquides qui suintent.
Ruisselant, la bave s'échoue dans les tasses en un bleu carburant.
Puis, la lumière irradie tout, d'éléments autonomes qui se
rencontrent en nage et en eaux.

Au fond de cette ruine spatiale on demeure — coincé·s
à l'intérieur du rien. De l'absolu ne restent que des tentacules
d'envies livides. *Lupae* n'existent pas, *lupae* est le seul sépulcre
de ce monde. Ce bordel c'est l'au-delà, le lupanar duquel on ne
peut s'échapper, où dansent les dernières chairs.

« Ici le sol est mou et invisible,
d'aucun murs n'auront à nous couvrir.
C'est inondé d'espace, il n'y a pas d'air
— que du souffle. »

Il y a de la place dans ce paradis sale,
de la place pour tous les morts en chaleur.



on scande leurs symptômes

DOIGTS GRIS CENDRE BOURSOUFFLÉS___BOULES OSSEUSES___PARTIES
DE MUTATION EN TENTACULES D'ARGENT___CONTRACTION ANORMALE
DES VAISSEAUX SANGUINS___EXTRÉMITÉS DES CORPS BALANÇANT
TOUJOURS ENTRE LA VIE ET LA MORT___LIQUIDE QUI IRRIGUE
ET OBSTRUE___EXTRÉMITÉS CONVOITÉES PAR LES CHAROGNARDS___
OEUFS DE MOUCHE SOUS LA PEAU___TOUT EST TIÈDE___CATASTROPHES
QUI OCCULTENT LA TENDRESSE___CORPS DÉLIVRÉS DE LEURS
MALÉDICTIONS___DOIGTS DE CAILLOUX___SPORES HALLUCINOGÈNES___



elle attendit
un autre corps pour arpenter les temples autour
sous un pont vers les colonnes, entre la sueur et le bruit
dans la chambre les traces humides

qu'en dire de mes hantises ?
montrer les os derrière la chair, avant le sang
des fleurs et des griffes

elle attend
que des figures-matières émergent de riens autonomes
mais interdépendants
des lianes aux cervicales



pièce II
des anges bitume

toute une vie à tenter de sortir d'une cellule-corps
pour finir en tas d'os
de leur côté, l'invisible en la chair
et le reste qui se décroche

tout ce qui n'habitait pas les pores a coulé

ceux-là des êtres déserteurs
qui n'ayant plus de mythes furent séparés de tout,
la peau sur les os

après la mutation des êtres-chairs,
il paraît qu'ils vécurent heureux
et perdirent toutes leurs dents

de notre côté, après la peau
on dirait qu'on vient de naître,
dedans cette fange sublime

je t'y donnai mes gestes et
derrière mes yeux gardai les tiens
de brumes je les embaume

c'est là que les ventres se reconnaissent

lorsqu'ils se parlent dit-on
c'est qu'on se propage au fond d'une rivière infinie
au-dehors on n'y respire plus

le vent a mangé tout l'air qu'il restait
alors on se dit qu'il faut dériver dessous
là sous la peau, entre ma peau et tes os

« J'espère qu'on pourra tuer le temps
pour le faire sécher comme le sel. »

Tout pli fait en nous dans un lieu
se modifie à notre insu dans un autre.[1]

se parler sous les plis
sentir jusque sous la peau, je m'y glisse

la vermine qui ne ronge plus ces plis-là
voit comme les peaux sont lumineuses quand elles se touchent

je marche sur ta peau

pourvu qu'elle nous avale
qu'elle nous recouvre, et nous d'amour

au travers je vois les morceaux qui ne s'effritent plus
je veux recoller les morceaux

les nôtres
et que ta peau soit liquide, m'enivrer

si le temps de la peau est plus long,
ne se digère
je ne suis plus séparée
et nous si vastes
des prairies à l'intérieur qui reverdissent
comme celle infinie au bout de la forêt

je sais tes contours, les miens je te les donne
tous les contours et tous les plis

de tes bras les miens
jusqu'à l'hiver qui n'a plus la même odeur
il dégorge de couleurs qui caressent les yeux
qui restent au bord de nous

[1] Odilon Redon, *Confidence d'artiste*, janvier 1913

« Là où j'oublie les postures de la douleur,
je peux te dire même s'il fait moche,
que le ciel en a fini d'être trouble ;
qu'il nous regarde brûler. »

Comme un ciel bleu au dessus
d'un volcan – un volcan pour deux.
On y verrait des statues de sel figées
par l'impatience, du sel qui pique
et qui se souvient.

« J'entends quand on marche sur le sel,
sur un chemin sacré entre toi et moi,
que l'infini est retenu dans le sol. »



l'herbe autour doit être arrachée
par-dessus on se construit en murailles
en orgies d'atomes
il faut se souvenir de la querelle

celle qui déchire et se brise
incapable de s'humilier
~~toujours~~ en écriture automatique

on emprunte toujours le même tuyau pour s'y rendre
avant de pouvoir refleurir sur le lit défait

⁘

je pourrais attendre d'être mordue par des choses extérieures
attendre les sursauts qui raniment après m'être connue absente
un vide rempli sur pause

mais la fois d'après être bruyante et spectaculaire
me souvenir que si je m'égare je peux fouiller ma chambre
me retrouver derrière les volets fermés en sieste

tout le temps le vide ça va avec le bruit du frigo qui
vide ou rempli fait toujours le même bruit

depuis je compte les journées en absences de moi
le temps en absences
je vois le point final c'est un son de cloche qui ne s'arrête pas

si la mémoire d'un point peut se faire décapiter,
s'il n'y a plus rien à moi il n'y a plus rien à voir

j'attends une avalanche de pas en arrière
si je recule à l'infini je pourrais semer le point
peut-être prendre mes distances

et à chaque pas tomberait un cil
je n'aurais plus de cils mais j'aurais les étreintes

« On pouvait désormais voir
la phosphorescence verte
de la putréfaction derrière
le spectre tragique et lunaire
de la fille morte, dont la merveilleuse
inquiétude parvint. »

c'est une écurie de verdure où chante une momie
des mauvaises herbes autour se faufilent
ses cheveux rongent la peau jusqu'aux os
pour les entrelacer

devenir cette momie d'épines au goût sucré
avec personne dedans
pourtant le champs déborde
des petites fleurs mauves qu'elle mange

elle a tout fait fuir autour pour récupérer sa matière
ne lui restaient que les pieds nus qu'elle croyait
pour sentir le sol s'écraser
s'en sortir en fleur

et alors les herbes de se plier pour qu'elle puisse s'y coucher
je voudrais être une momie pour me cacher dedans moi
qu'aucun des organes au creux de ce ventre ne puisse plus pourrir
que sa pourriture se fige dans le champs
que mon cheval n'en mange plus les pissenlits

on sera princesses d'un royaume vide
des rêves qui nous gouvernent et de la sève pour sang
ailleurs sur le trottoir quelques remuants
toujours les mêmes fenêtres en face
un peu du ciel

sortir c'est pénétrer les souterrains du ventre
à l'intérieur ça dégouline
de ce ventre sonnent des notes grasses
orchestrant une musique de flux
de salive en organes

peut-être remplir des petits pots de verre
trois gouttes de sang quelques crachats
des larmes un peu
la lymphe la bile qui s'échappent parce que rien d'autre puis
étiqueter les petits pots en verre

et toutes mes fleurs fanées dans la résine
mes ongles cassés les cheveux qui tombent et ceux qui seront gris
tous les bouts de moi qui petit à petit se déliteront je les y mettrai



pièce IV
la vie en vert

après certaines siestes les couleurs changent, le sommeil échange
des mondes sous les paupières au marchands qui les préfèrent

« Après que les doses de silence se soient
effondrées,
tout pour finir encore en crâne seul,
s'est arraché : comme pour les enfants,
demain c'est pareil à l'infini jamais atteint. »

encore des pubertés de crises en mues
pour refermer les pores
partout des roches ridées,
des trous, des béances d'acnées inoffensives
être une chose minuscule
tous mes vêtements rafistolés
se tiennent en coutures distendues
je perds des morceaux de dents

mon ombilic des limbes m'a avalée
en secret il a depuis levé
une armée à l'intérieur
des boucliers qui ne cèdent que la nuit
pour me remembrer

maintenant j'attends un autre corps pour
arpenter les temples autour
sous un pont vers les colonnes
il y a de la sueur et du bruit
dans la chambre les traces humides
dehors effeuiller des bouts à moi
dans les trains sur les trottoirs
cette nudité ne choque personne qui sache la regarder

j'ai congelé des drames
greffé des nerfs pour soutenir la charge autour
des trucs qui flottent transposent sublime et dégueulasse
qu'en dire de mes hantises
montrer les os derrière la chair
avant le sang
des fleurs et des griffes

j'attends
que des figures-matières
émergent de riens autonomes
mais interdépendants
des lianes aux cervicales

plus loin
une pièce remplie de pommes de pin ne dit rien
pendant qu'un cerf aux bois déserts me conte l'aventure
de longues tresses et des bois nus
pendus au mur

dans un temps qui serait une horloge en bocal de poisson rouge
tout alors en secondes
en *hard* heures d'oubli
fera neiger sur nous si fort

je dirais que
ce qui attire vers le macabre
c'est une extrême lucidité

que dire d'un fou qui déclamerait des vers d'Apollinaire
en fracassant sa montre contre la table
que c'est d'une logique implacable

qu'alors le mouvement est le premier langage
il sauvegarde c'est un repère témoin regarde
tomber

le geste vient avant la langue
l'impulsion sur le pont d'en sauter à l'eau
de tomber avant la pensée

le mouvement vient avant tout langage
comme première folie

dans la mémoire d'une roche volcanique
si nous marchons sur la neige
si la neige devenue verte
quand elle fond devient un silence liquide
vert
comme un petit ruisseau jusqu'à toi qui flotte
j'ai beaucoup de verts secrets qui coulent

j'imagine une musique qui serait verte
de mousses et de lichens
m'y frotter
elle nous berce, grimpante, ondule
les oiseaux courageux s'y accrochent

les plus belles lueurs sont vertes comme l'éternité
l'oubli ne peut pas être vert
il a plutôt la couleur du vertige

bientôt, ça sentira la cendre et l'odeur restera. le feu disséminera tout ce qu'il reste de vivant, nos peaux seront noircies. viendra le temps du feu, quand les chaleurs se répandront sur les villes, après les étés. il faudra trouver de nouveaux refuges pour attendre, quand les ventilateurs auront cramé. et nous, étendus pours'éteindre ;sur les cailloux fondus et les cendres. j'érigerai un temple pour nos ruines, trouverai une place au soleil. il neigera des morceaux de soleil, et les astéroïdes abandonneront le reste. il n'y aura plus de vent ; des instruments à feu et à sang crieront des bruits morts. qu'est-ce qu'on écoutera quand le ciel sera rouge ?

pièce V
pensées acariennes pour cloner nos poussières



une nuit
la toute petite tombe est revenue
cernée

au-dessus des nuages en sphères
à l'envers
pour la tempête

si j'ouvre les yeux
c'est pour que je déborde
toute cette eau qui tombe
salée

des cils qui flottent
prennent le large

je ravalerai mes flots
déposerai les larmes
pour interroger la lie
au fond des paupières

des cils comme autant d'ailes perdues qui se noient
on les aperçoit toujours au fond

touchés de mille nouvelles manières
l'un et l'autre s'allongent
alors on peut se reposer
tituber de sensations liquides
– je les bois,

je les garde pour se reconnaître
pour respirer au même moment
et sur la plus petite mare
construire un radeau
y onduler un peu
au-dessus de la vase aspirant
avalant encore
une pierre deux pierres

deux pierres
les feuillages jaunis tombent sur elles
leur coulent dessus
et on se liquéfie

cessant un peu de me disputer
cueillie par une créature plus lourde que moi
le poids tout entier désormais supporté

alors des bouts de nous deviennent une forme
c'est une forme invisible qui grossit
qui à la fin nous enveloppera comme une promesse
elle qui couvrira nos visages et nos corps

alors cette chose se tenait au milieu de nous
silencieuse, énorme
c'est quelque chose de surnaturel
ou alors quelque chose
une chose importante

« Avant, il y avait des algues
qui ne pouvaient s'accrocher à rien.
Maintenant, elles transpercent. »

plus tard, deux proches épaisseurs
deux particules aux habitudes fuyantes
au-dehors de la peau
deux particules qui trempent

ont encore des dents qui poussent
tout au fond à quoi elles servent
pourtant en rêves les dents
tombent tout le temps

je longe cette eau qui semble reparaître partout
elle est beaucoup
ma cage thoracique se déteste
j'entends son bruit

j'ai la mémoire dans la cage thoracique
à quoi elle pense je l'entends pleurer
que tout tombe tout le temps

des malfaçons en arborescences
s'en faire des nœuds
au sortir du ventre
au fond du trou

les yeux derrière le ventre
plus petits que lui énorme
mais peu ambitieux

« Ce qui dépasse le langage s'accroche aux cœurs.
Cesser de parler c'est faire nos adieux à la chair,
c'est se toucher aux sangs. »



pièce VI
l'anémone à l'embolie

de ma cellule en sommeil la mémoire se soustrait
destituée se dit-elle
s'il n'y a plus rien à moi il n'y a plus rien à voir

après certaines siestes les couleurs changent
le sommeil échange des mondes sous les paupières
aux marchands qui les préfèrent

coincée en corps, l'alcôve nasse
dans l'ecchymose abonnée grossissant sous la peau
je compte les journées en absences de moi
le temps en absences

je pourrais y attendre d'être mordue
par des choses extérieures
en supplique appeler les sursauts qui raniment

cernée de murs noircis, une masse non attachée se déplace
dans la circulation des sangs, dans celle de mes hantises
– finit par tout obstruer, embaume la chambrée grise
puis se dissout sous les draps, en tout état désertée

pendant que mon vaisseau fait reparaître les matins disparus
tous les morceaux de ce qui existe avant et après
de la lumière et du sommeil

c'est mon alcôve
ses malfaçons en arborescences
son mécanisme embolique tenant le journal de mes états
point culminant en équilibre
où je ne suis jamais séparée

en deux proches épaisseurs
pénates où naissent et disparaissent mes merveilleuses inquiétudes
deux proches épaisseurs
particules aux habitudes fuyantes
au-dehors de la peau
deux particules qui trempent



relecture
Léonore Goutefangea

conception graphique
Anti-cernes

photographies
Violette Blaise

caractères typographiques
BBB Baskervol par Eugé ie Bidaut, Julie Colas,
Camille Circlude, Laure Giletti, Louis Garrido,
Enz@ Le Garrec, Ludi Lo iseau, Édouard Nazé,
Julie Patard, Marouchka Payen, Mathilde Quentin

Sinistre pae Jules Duranc

papiers
Couchés Moderne Satiné 90 g
Couchés Modernes Satin e 250 g

dépôt légal
octobre 2026

impression
Corlet imprimeur,
ZI, rue Maximilien Vox
14 110 Condé-en-Normar die

